

Jennifer Nansubuga Makumbi

Kintu

Traduit de l'anglais (Ouganda)
par Céline Schwaller. Métailié,
2019, 480 pages, 22 €.

■ Le livre s'ouvre par un prologue où sont posés, mais le lecteur le saura peu à peu, tous les motifs fondamentaux de l'histoire à venir. Puis six livres se succèdent, dont le premier se déroule en 1750, dans le royaume du Buganda, particulièrement dans la province du Buddu, dont le gouverneur, le *ppookino*, s'apprête à faire un long voyage pour aller saluer son nouveau roi. Et le ton est donné. Le trajet de Kintu donne à voir l'Ouganda pré-colonial, ses rites, ses croyances, sa rudesse et ses paysages. Un homme, par exemple, doit épouser les deux sœurs si elles sont jumelles et qu'il en aime une. Sans cette tradition, ce récit n'existerait pas. Les cinq autres livres se déroulent à la fin du XX^e siècle et au tout début du XXI^e siècle, et sont bien sûr les ramifications de ce qu'il s'est passé autrefois. Parce que l'ancêtre n'a pas dit, parce qu'il a gardé un « secret », le silence a donné naissance au malheur et à la fiction. Ce roman, le premier de son auteure, était au départ un travail de doctorat en création littéraire : c'est un chef-d'œuvre, profondément humain et religieux, africain et baroque. Son écriture est en résonance avec le Chinua Achebé d'*Un monde s'effondre* (Présence africaine, 1966) : magistrale. Les personnages de cette saga sont tous mémorables : ils nous parlent de l'indépendance de leur pays, de la dictature d'Idi Amin Dada, de la

guerre avec la Tanzanie. L'un d'eux, parti étudier en Grande-Bretagne et revenu vivre dans son pays, a « passé quatre ans à explorer l'hypothèse que les massacres au sein de la société sont profondément enfouis dans la psyché humaine à l'endroit où se trouvent les élans spirituels ». Un grand roman, à faire connaître.

■ Véronique Petetin